

FEUILLETON

Le Mal du Pays

Par M. AIGUEPERSE.

DEUXIEME PARTIE

I

(Suite)

—Moins au physique qu'au moral. Mon voyage a été fatigant, mais j'espérais revoir encore ma vieille amie. Tu sais déjà, ma pauvre petite, comme j'ai trouvé rude de ne plus pouvoir que prier sur sa tombe. Ces premiers jours me sont très pénibles... Heureusement le devoir est là pour sortir de soi-même. Tu l'as vite compris, ma fille, et je te félicite.

Un sourire un peu triste passa sur les lèvres de Suzan.

—Vous êtes plus perspicace que Jacques. Si pour amuser Rosel, je chante une ronde ou quelque naïve chanson, il quitte la chambre ; si j'essaie de l'égayer, lui, de l'entraîner pour une promenade, il prend un air étrange, qui semble dire: "Vous ne regrettez donc pas? Vous ne songez donc qu'à rire, qu'à vous distraire?" Or, mes regrets sont aussi vifs, aussi profonds que les siens, mais j'ai fait une promesse et je dois la tenir.

—Quelle promesse ?

—Elle baissa les yeux sous le regard qui l'enveloppait toute.

—J'ai promis à marraine de mener une vie plus sérieuse. Il y aura des heures rudes, car j'aime le plaisir ; mais j'aime encore plus Jacques et Rosel. Oh! Rosel, j'en suis folle. Dieu m'est témoin que la nuit seulement je me suis éloignée d'elle.

—Après un bal, tu te levais à onze heures ou midi, et Rosel gazouillait déjà depuis l'aube.

—Daisy est une fille sûre.

—Oui, une fille sûre, pas une mère, pas "toi", Suzan. Donc, tu vas t'occuper beaucoup de Rosel?

—Sans cesse. Quant à Jacques, vous me demandiez, en arrivant, ce que je faisais, eh bien je cherchais à former autour de nous un cercle pour l'arracher à son travail du soir.

Le docteur hocha la tête.

—Cela ne suffirait pas. Écoute-moi avec attention, mon enfant. Je savais te trouver seule, et je viens te parler de choses graves. Tu aimes ton mari très sincèrement. Cet amour se mélange d'une admiration que j'appellerai ambitieuse, même orgueilleuse. Inconsciemment, je le crois, tu es ravie qu'il rachète la bassesse de son origine par des œuvres devant le mener assez vite à la célébrité. Au début de ton mariage surtout, tu as encouragé, poussé même Jacques à accepter : conférences, publications diverses ; plus que personne, tu as applaudi à ses succès. Par amour, par fierté aussi, il s'est lancé, tête baissée, dans le travail, insoucieux de la fatigue, puisque cette fatigue conduisait à une renommée qui te rendait heureuse. De plus, peu à peu, pour ne pas dire rapidement, tu as pris un tel goût au plaisir que, presque chaque soir, après avoir essayé vainement d'entraîner ton mari avec toi, et malgré nos conseils multiples, tu as laissé ton foyer pour aller de fête en fête. Jacques a souffert... Au lieu de se plaindre, il a augmenté encore sa dose de travail, afin d'oublier qu'il restait seul à la maison. Avec ce surmenage du jour et de la nuit, une lassitude extrême s'est emparée de sa constitution robuste, de son cerveau surtout. Alors, Suzan, sais-tu ce qu'a fait ton mari? Goutte par goutte, il s'est habitué à prendre un excitant énergique : poison terrible qui tue en donnant des forces factices. Tu vas me demander pourquoi je ne t'ai pas avertie plus tôt? Ce matin, seulement, j'ai trouvé le flacon révélateur, et comme j'avais déjà quelques indices, je suis arrivé vite à la certitude.

Aussi blanche qu'une morte, la jeune femme écoutait le docteur Roscob sans pouvoir prononcer une syllabe.

—Je t'épouvante, ma fille, mais je serais coupable de ne pas tout te dire. La situation est grave, non désespérée, si tu veux agir avec un courage, un dévouement absolus, et... tu le veux, n'est-ce pas?

Elle fixa sur lui ses yeux pleins d'une douleur profonde :

—Pouvez-vous en douter! Que faire ?

Le docteur Roscob se pencha vers la jeune femme, et lui prenant la main :

—Je vais te demander un très gros sacrifice, ma pauvre Suzan, un sacrifice qui en sera un aussi pour moi, puisqu'il me séparera de vous pour un certain temps : il faut éloigner Jacques de Paris. J'avais d'abord songé à Pennelière comme lieu de repos ; mais l'amour du sol natal reste vivace au fond du cœur de ton mari qu'un séjour en Auvergne sera la meilleure des cures. Tu ne connais pas l'Auvergne?

Faiblement, elle répondit:

—Non. Quand Jacques est allé à Orcines, lors de la mort de son père, Rosel était souffrante.

—Eh bien, tu verras un beau pays, dont l'air sera bon à toi et à ta fille. Tu es anémiée par les veilles; Rosel, comme toutes les petites fleurs parisiennes, reste trop mince, trop pâle. Vous serez en traitement tous les trois.

—A Royat? Au Mont-Dore? A la Bourboule?

Le docteur secoua négativement la tête.

—Il ne s'agit pas de partir pour faire "une saison", il s'agit de s'installer en pleine campagne, au grand air, pour trois mois, six mois, un an, je ne sais encore. D'abord, repos complet. Par "repos", j'entends promenades, lectures récréatives, tout ce qui peut distraire l'esprit sans le fatiguer. Quand Jacques ira mieux, il pourra reprendre un travail doux pour occuper ses heures.

Les yeux pleins d'effroi, Suzan in-